

## Chapitre 1

### Le quotidien d'un médecin

1660

Alexandre Lasalle a coutume de se lever dès la pointe de l'aube et de se coucher bien après le soleil. Il dort peu, mais d'un sommeil réparateur, le sommeil du juste, celui qui est en paix avec sa conscience. Gabrielle, son épouse depuis bientôt cinq ans, grosse de ses œuvres, est sur le point d'accoucher. Le premier rai de soleil de cette première journée estivale caresse le visage apaisé de la jeune femme et souligne les cernes de ses yeux. Sa respiration est régulière. À son cou est suspendue une chaînette d'or à laquelle est accroché un médaillon à l'effigie de la Vierge Marie. Ce bijou est une offense à la foi huguenote professée par Alexandre, mais l'appartenance de ce dernier à la Religion Prétendument Réformée ne l'empêche pas d'être tolérant, qualité que Gabrielle partage avec lui. Tolérance n'est pas tiédeur. Lorsqu'ils ont décidé, il y a cinq ans, d'unir leurs destinées, ils savaient que l'un et l'autre camperaient sur leurs positions.

Dès leur première rencontre, ils comprirent que leurs chemins ne feraient pas que se croiser. Elle avait tout juste vingt ans et ne connaissait des hommes que ce que lui en révélaient ses lectures, c'est-à-dire bien peu de choses; il en avait trente-

cinq. Plus brillant esprit que bel homme, il ne connaissait des femmes que la brièveté d'amours sans lendemain.

Gabrielle Serrières, fille de Jacques Serrières, riche mercier parisien, et de Marie Bachasse, elle-même fille d'un notaire bordelais, appartenait à cette bourgeoisie récemment installée dont l'enrichissement rapide laissait espérer une reconnaissance sociale qui pourrait permettre à sa descendance de s'éloigner de la roture grâce à une union profitable. Las ! Leur fille unique, Gabrielle, pourtant éduquée et instruite dans la plus pure tradition catholique par son oncle Antoine Serrières, prêtre de son état et agissant en guise de précepteur, n'entendait pas être livrée pieds et poings liés à un mâle à particule pour lequel son cœur n'aurait point battu.

Sa première rencontre avec Alexandre eut lieu chez elle où ce dernier avait été appelé au chevet de sa mère, Marie Serrières, qui subissait le dol d'une fièvre quarte.

Alexandre exerçait en tant que médecin depuis une quinzaine d'années. Après avoir brillamment soutenu sa thèse et reçu bonnet carré et ceinture dorée, le jeune impétrant put rapidement ouvrir son étude<sup>1</sup> grâce à son logeur, Elie Tardieu, un apothicaire de la rue de Grenelle. Elie, veuf et âgé, avait pris son locataire en amitié et le considérait comme son fils. Ses enfants, ainsi que son épouse, périrent en mai 1629 dans l'incendie de leur officine, à Privas, à l'issue du siège de la ville décidé par le roi Louis XIII. Désespéré, l'apothicaire, aidé par des Réformés déjà en place, vint exercer à Paris.

En 1642, deux ans après son installation rue de Grenelle chez Elie Tardieu, Alexandre recueillit le dernier soupir de son protecteur, qui avait eu la prudence de rédiger et déposer son testament chez un notaire de ses amis. Ce dernier convoqua Alexandre pour lui apprendre que l'apothicaire avait fait de lui

---

<sup>1</sup>Étude: cabinet

son légataire universel. Depuis cette époque, Alexandre exerçait la double profession de médecin et d'apothicaire. Il avait su s'entourer de collaborateurs compétents, un herboriste et un pileur, qui assuraient avec brio la préparation des médicaments, poudres, potions, électuaires et onguents. Sa réputation avait largement dépassé le cadre limité de ses coreligionnaires. D'abord en catimini, puis plus ouvertement en prétextant qu'après tout, Madame Lasalle était catholique, fervente et pratiquante, les papistes se pressaient en consultation. Son aisance financière lui permit d'entreprendre les quelques travaux d'agrandissement nécessaires pour mener à bien des recherches toutes personnelles suscitées par un addendum au testament d'Elie Tardieu. Le vieil homme était à deux doigts de percer le secret de la composition de la Pierre philosophale, cet or potable dont les propriétés médicinales ouvraient un horizon fabuleux pour le bien-être de l'homme.

\*\*\*

Alexandre se lève précautionneusement pour ne point troubler le sommeil de Gabrielle. C'est son jour de visite. Il doit se rendre chez la dizaine de malades qui nécessitent ses soins vigilants et dont plusieurs l'inquiètent beaucoup. Contrairement à la majorité de ses confrères, Alexandre ne s'est jamais résolu à accepter la mort de ses malades qu'il considère comme une défaite personnelle, un échec, une mission avortée. Il s'est beaucoup éloigné des grands principes rigides de la Faculté de la rue de la Bûcherie. Hippocrate et Galien sont encore maîtres absolus de l'art médical. On s'en tient toujours au précepte des quatre éléments : terre, eau, air et feu dont se composent la chair, le sang, le souffle et la température interne. Alexandre est ouvert à toutes les théories nouvelles, les plus audacieu-

ses, les plus sérieuses comme les plus fantaisistes. Rien n'est à rejeter a priori, il faut vérifier. Il s'est beaucoup éloigné de ses confrères dont les attitudes glorieuses et les airs d'importance affichés en consultation servent à masquer l'ignorance et l'incompétence. On ne lui a pas pardonné d'avoir pu coiffer le bonnet carré, lui, un Réformé, un hérétique, alors que la Faculté exige de ses philiatres<sup>2</sup> la confession catholique. La dérogation dont il a bénéficié était le fait d'Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, encore calviniste en 1645, tout auréolé de sa victoire de Nördlingen, récent Maréchal de France à qui l'on ne pouvait rien refuser et qui fréquentait l'apothicairerie d'Elie Tardieu, seule officine parisienne où il était possible de se procurer l'écorce de quinquina, remède souverain contre les fièvres, à un prix raisonnable. Le rigoriste Turenne, qui s'était ému de l'ostracisme dont était victime Alexandre Lasalle de la part du doyen de la Faculté, avait usé de toute son influence pour que la médecine ne se prive point d'une si bonne recrue. Il lui avait toutefois fallu faire une concession réclamée par la Faculté qui entendait marquer son indépendance vis-à-vis du pouvoir : « à la condition d'ouïr la messe et de ne point manifester publiquement son appartenance à la R.P.R.<sup>3</sup> »

Toinette, qui règne en maîtresse absolue sur les fourneaux de la cuisine, a déjà préparé le chocolat matinal, accompagné de petits pains mollets au lait et au beurre, auxquels Alexandre ne manque pas de faire honneur. L'usage de cette boisson exotique importée du Mexique est récent. On s'en procure depuis un an auprès d'un certain David Chaliou, domicilié rue de l'Arbre Sec, bénéficiaire par lettres patentes du 28 mai 1659, d'un privilège de vente exclusive pendant une période de

---

<sup>2</sup> Philiatres : médecins.

<sup>3</sup> RPR : Religion Prétendument Réformée, ainsi nommée par les Catholiques.

vingt-neuf ans. Il coûte dix fois moins cher que le thé, ce qui convient mieux à Alexandre. De plus, le chocolat lui semble être une boisson recommandable, légèrement euphorisante et fortifiante. Il a écrit à la Faculté pour dire tout le bien qu'il en pense et souhaite que cette dernière en fasse l'apologie.

- À vous voir dévorer avec tant d'ardeur, vous semblez bien alouvi<sup>4</sup> dès potron-minet, Monsieur Alexandre ?

- La journée sera longue.

- Comment se portait Madame Lasalle ce matin ? s'inquiète-t-elle.

- À merveille, me semble-t-il. Guillaume a-t-il sellé mon cheval ?

- Il doit piaffer d'impatience.

- Guillaume ?

Toinette place sa main devant sa bouche édentée pour étouffer un rire.

- Monsieur ne peut s'empêcher de se gausser. Quand prendra-t-il enfin la vie au sérieux ?

- Lorsque celle-ci aura cessé de se moquer de moi.

Il porte un regard attendri sur Toinette, quinquagénaire depuis peu, à son service depuis quinze ans, dévouée, Calviniste convaincue et inébranlable. Son visage émacié témoigne de sa frugalité. Son menton est orné d'une énorme verrue dans laquelle est plantée une petite touffe de poils qui repoussent aussi vite qu'elle les coupe. Ses cheveux blancs filasse sont ramenés en arrière et rassemblés au moyen d'une broche en écaille. Son air peu avenant est démenti par ses yeux doux et son sourire timide. Il lui sourit, se lève et se dirige vers la porte. Toinette se précipite vers lui et lui tend sa cape, son bonnet carré à houppes cramoisie, son épitoge écarlate et le rabat.

- Ah, les symboles ! fait-il en levant les yeux au ciel. L'habit

---

<sup>4</sup> Alouvi : affamé comme un loup.

n'a jamais fait le moine. Je me contenterai de ma cape et du rabat, je ne me rends pas à la Faculté.

Il éternue bruyamment. Toinette, soucieuse de prolonger l'usage des vêtements de la mesnie<sup>5</sup>, saupoudre allègrement de poivre tous les tissus et lainages qui passent entre ses mains pour les protéger des mites.

- Oui, mais un moine sans son habit serait conquis, tout comme vous, Monsieur Alexandre, sans votre rabat. Avez-vous beaucoup de malades à visiter, ce jourd'huy ?

- Rassure-toi, Toinette, un médecin en laisse plus à tuer qu'il n'en tue.

Alexandre quitte toujours son interlocuteur, quel qu'il soit, sur une dernière saillie dont l'ironie voile à peine une vérité qu'il hésiterait sans doute à formuler tout à trac. Guillaume, le mari de Toinette, cumule les fonctions de palefrenier, de valet et d'homme d'entretien. Il attend le médecin dans la rue pour l'aider à enfourcher sa monture. Il a glissé dans les fontes, suspendues à l'arçon de la selle, la trousse médicale du praticien. Alexandre est grand, barbu, le cheveu fourni, les yeux perpétuellement rieurs, à tel point que certains y croient déceler une ironie malveillante. Il monte prestement et s'éloigne, non sans saluer avec gentillesse son domestique. Rares sont les médecins qui se déplacent à cheval. Ils affectionnent la mule par souci d'économie, son entretien étant plus conforme à leurs revenus, à moins d'être attachés au service d'un grand du royaume. Mais Alexandre est pourvu. Riche de son officine et de son étude, il prospère grandement. L'héritage inattendu de son logeur Elie Tardieu, ajouté à la dot avantageuse de son épouse - quelques terrains dans la plaine de Grenelle et une demeure bourgeoise, située au-delà du faubourg Saint-Antoine, dans le quartier de Picpus - a apporté à sa fortune une

---

<sup>5</sup> Mesnie : ménage, maisonnée.

assise rassurante, d'autant que les revenus qu'il tire de l'apothicairerie ne sont pas négligeables.

Il n'est pas possible à un médecin de faire ses visites à pied. Les rues étroites, couvertes de boue, sont encombrées par les immondices et les matériaux des ouvriers en sarraus de cuir qui oeuvrent sur des chantiers. Un ruisseau nauséabond coule en plein milieu dans lequel le cheval d'Alexandre progresse à pas mesurés afin d'éviter d'éclabousser les passants qui se pressent déjà malgré l'heure matinale. Il lui faut régler son pas sur les lourdes charrettes des boulangers de Gonesse qui s'acheminent vers les halles de Saint-Eustache. Il dépasse les porteurs d'eau, les troupeaux de bœufs, de veaux et de moutons menés à la boucherie. Il s'amuse toujours autant de la verve dont font preuve les artisans qui forgent les enseignes des boutiques, telles ce cygne blanc et cette croix : *Au signe de la croix*, ou encore, pour signaler une hôtellerie, ce lion endormi, en métal doré : *Au lit on dort*. Mais le voici rendu à sa première visite, une bien modeste demeure à la façade en bois enduite de plâtre. Alexandre n'est pas dispendieux, mais il est généreux. Il ne refuse pas ses soins à ceux qui sont dans le besoin. Il lui arrive dans ce cas de pratiquer lui-même les saignées, pourtant réservées aux barbiers-chirurgiens. En cette circonstance, la discrétion est de mise car la Faculté pourrait lui retirer sa licence.

L'homme qui ouvre la porte à Alexandre est visiblement inquiet. Employé chez un fripier, il lui faut nourrir, outre son épouse souffrante depuis plusieurs mois, sa mère et ses trois enfants dont l'aîné n'a que cinq ans. Il désigne l'entrée de la chambre où repose la malade. Le logement comporte trois pièces. Les enfants entourent leur père. Leur regard va de la trousse portée en bandoulière par Alexandre à son rabat, signe apparent de son état respectable de médecin.

- Comment va-t-elle ?

- Elle est comme l'Ascension<sup>6</sup>. Voilà trois nuits qu'elle ne dort point, sa poitrine la tourmente prou. Elle brûle comme du charbon. Le remède que vous lui avez administré la semaine passée l'a calmée. Je l'ai surprise à sourire. Elle a mangé avec appétit. Mais depuis que ses effets se sont dissipés, elle geint, tousse, crachote. Elle a dans la gorge un Jacobin<sup>7</sup> qui l'étrangle. Ils entrent dans la chambre. La femme esquisse un pauvre rictus qui se veut de bienvenue.

- Donnez-moi votre pouls.

- C'est que je voudrais bien, docteur, mais je n'en ai point. Ma crinière est lavée, je suis propre et épouillée, je vous l'assure !

- Je voulais dire, donnez-moi votre poignet.

Alexandre s'efforce de rester sérieux. Il se recueille pour bien saisir la nature du pouls de la malade. Il ne dispose que de ses cinq sens pour établir un diagnostic. Le toucher pour le pouls, la vue et la langue pour mirer et goûter les urines, le nez pour humer les selles et l'ouïe pour écouter le malade décrire son mal. L'épouse de l'employé fripier est affligée d'une importante grosseur au sein droit qui ne cesse d'enfler depuis des semaines. Il a déjà observé ce genre de tumeur dont l'expansion est irréversible. On la nomme squirre<sup>8</sup>. Alexandre sait la médecine traditionnelle impuissante. Il ne peut que soulager la douleur à l'aide de préparations à base de pavot et de plantes soporifiques. Il aurait bien une idée, mais il lui faut obtenir l'assentiment de sa patiente.

- Devant le mal dont vous êtes victime, la médecine de la Faculté est désarmée. Mon pronostic est sans appel : Dieu vous

---

<sup>6</sup> Comme l'Ascension qui tombe toujours un jeudi : elle est dans le même état.

<sup>7</sup> Un Jacobin : des humeurs blanches comme l'habit des Jacobins.

<sup>8</sup> Squirre : tumeur cancéreuse se présentant sous la forme d'un carcinome dur et fibreux.



aura rappelée à lui d'ici quelques mois. Mais si vous m'y autorisez, je vais le prier de patienter quelque peu. Je vais consulter un confrère, habile chirurgien, qui extirpera le mal. Il me faut vous prévenir que cette opération sera fort douloureuse et pourra se traduire par la privation de votre sein droit. Elle n'est pas sans danger car vous perdrez beaucoup de sang et les risques d'infection sont réels, pouvant se traduire par une gangrène.

Son regard accroche celui de son mari. L'affolement y est sensible. Quelques larmes coulent le long de sa joue. Elle s'adresse à Alexandre :

- Les femmes s'accommodent de la douleur. Elles enfantent dans la souffrance. Votre chirurgien ne me fera pas battre le tambour avec les dents<sup>9</sup>. Il faut que je vive, pour mes enfants.

- Bien, bien, en attendant cette épreuve, je vais m'efforcer de vous rendre la vie aussi douce que possible. Cet électuaire vous permettra de trouver le sommeil et calmera la douleur. Soulagement n'est, hélas, pas guérison.

L'homme raccompagne le médecin vers la sortie, hésite, puis se décide à poser une question.

- De quel mal est donc atteinte ma pauvre femme ?

- On appelle cela squirre ou encore cancer. C'est une maladie qui vient dans les chairs et qui les mange petit à petit. Cette tumeur est ronde et immobile, de la couleur de la cendre. Insidieuse, elle commence à croître sans douleur, sans éveiller l'attention. Elle se situe fréquemment dans les parties glanduleuses et notamment dans les mamelles. Lorsqu'elle prend pied dans un corps, il est quasi impossible de l'en chasser, sauf à l'arracher par un acte de chirurgie, ce que répugnent à pratiquer la majorité de mes confrères.

---

<sup>9</sup> Battre le tambour avec les dents : faire peur.

Au mitan du matin, la rue est désormais pleinement active. Outre les piétons qui se pressent, s'empressent, se bousculent et s'interpellent, les carrosses à petites roues et col de cygne, portant valets en livrée, croisent les chaises à porteurs - que les Précieuses appellent leurs « mulets baptisés » - et les « vinaigrettes », plus rapides que ces dernières, juchées sur leurs deux roues, tirées par un homme. Tous ces véhicules, lancés à vive allure sur les pavés sonores, provoquent un bruit assourdissant, amplifié par l'étroitesse des rues. Leurs roues cerclées de fer, le martèlement des sabots des chevaux, les cahots dus au franchissement des caniveaux, les chocs contre les bornes, les cris et les jurons des cochers, les hurlements des passants éclaboussés ou heurtés, s'ajoutent à cet effroyable tintamarre. Les petits vendeurs de rue poussent, traînent ou portent leurs éventaires en scandant leurs ritournelles :

- Fromages de Brie, beurre de Vanves !
- Qui veut mes champignons, les plus beaux, les plus gros !
- Venez aux pruneaux, les pruneaux de Tours !
- Les meilleurs verjus de Paris !

Alexandre avise des étudiants qui tentent de se frayer un chemin en protégeant de leur main l'encrier de corne attaché à leur ceinture. Tout ce vacarme, cette agitation, l'aident à évacuer la tension due à la responsabilité qui lui incombe, ce droit de vie ou de mort. Avant de le quitter, il a tenu à rassurer l'ouvrier fripier sur le coût de l'opération : « le chirurgien ne vous réclamera rien, je vous l'assure. » Ce qu'Alexandre ne lui dit pas, c'est qu'il défraiera lui-même l'homme de l'art.

- Il a ruiné sa santé par ses excessives austérités. Il souffrait de l'estomac et de la poitrine, maux dont il rendait grâce au Seigneur car il se purifiait ainsi par la maladie, comme l'or

dans la fournaise. Vous l'avez soigné, il a recouvré la santé et s'en est affligé. Il a rappelé de tous ses vœux les douleurs que vous aviez chassées, tant et si bien qu'elles ont répondu à ses prières et qu'elles se manifestent de nouveau, à sa plus grande joie, mais à notre profonde tristesse. Son ministère en pâtit, sa faiblesse lui interdit de se déplacer aussi souvent qu'il le faudrait. Ses fidèles se sentent négligés par leur pasteur. Il lui est arrivé de devoir interrompre ses prêches tant les douleurs étaient intenses. Nous avons dû insister pour qu'il accepte votre visite en argumentant qu'un chrétien frappé par la maladie doit pourvoir à la guérison de son corps en recourant à des remèdes naturels, créés par le Seigneur lui-même, ce qui est une preuve suffisante de sa volonté pour que nous recherchions la guérison ou le soulagement de nos souffrances.

Suzanne Daillé se tourne vers sa sœur comme pour guetter une approbation de sa part. Elle est l'épouse du pasteur Daillé<sup>10</sup>. Elles attendent, toutes deux, l'avis d'Alexandre. Ce dernier s'accorde un temps de réflexion, le temps de se débarrasser de sa cape et de poser sa trousse sur une des huit chaises en noyer, garnies de tapisserie de Bergame, qui sont adossées au mur blanchi à la chaux. Nulle fantaisie ne vient agrémente cet univers spartiate. Alexandre se souvient des soins qu'il avait dispensés au pasteur, un an auparavant. Il avait simplement traité ses maux d'estomac avec de l'extrait thébaïque.

- A-t-il vomi du sang ?

- Oui, à plusieurs reprises.

- Pouvez-vous me mener jusqu'à lui ?

- Il est dans son bureau, occupé à rédiger son sermon de dimanche prochain.

Le pasteur se lève de son siège pour accueillir Alexandre.

---

<sup>10</sup> Le pasteur Daillé est né en 1594 et mort en 1670. Il a publié d'importants traités sur le calvinisme. Marié à Suzanne Arribat, il n'a eu qu'un fils, mort en 1659.

Il est entièrement vêtu de noir. Il porte les cheveux longs. Son visage au teint cireux est encadré d'une barbe en fer à cheval. Derrière son bureau, simple table de hêtre, la bibliothèque, garnie de livres pieux, occupe la totalité du mur, lui aussi blanchi à la chaux.

Les deux hommes échangent les politesses d'usage.

- Vous m'avez soigné et guéri l'an passé, mais Dieu renouvelle ses avertissements en m'affligeant de nouveaux maux. Il me faut m'y soumettre humblement et y puiser les joies ineffables qui me donneront le courage de poursuivre mon ministère.

- Sauf votre respect, je me dois de souligner qu'il en sera ainsi dans la mesure où votre santé sera à l'unisson de votre volonté de poursuivre ce ministère avec toute l'abnégation dont vous avez fait preuve jusqu'à présent. Une heureuse complexion est un don de Dieu et c'est lui faire injure que la négliger au point de refuser les soins qu'elle mérite et dont nous disposons par Sa volonté.

Il se raidit. Il n'apprécie visiblement pas d'être sermonné, mais doit se ranger à ces arguments de bon sens.

- Faites votre office, docteur.

- Où se logent vos incommodités ?

- J'ai le feu dans l'estomac.

- Avez-vous conservé vos urines matinales ?

- Non, car il n'était point dans mes intentions de vous recevoir dès ce jourd'huy.

- Dans ce cas, je vous prierai de m'en bailler un quart de pinte dans ce bocal afin que je puisse les mirer.

Par pudeur, Alexandre se retourne.

- Voilà la chose faite.

- Vos urines sont épaisses. J'y vois le signe d'une lésion de votre foie.

- C'est à l'estomac que j'ai mal, docteur.

- J'ai bien entendu. Je vais vous prier d'ôter votre pourpoint et d'entrouvrir votre chemise.

Offusqué et surpris, le pasteur néanmoins s'exécute. Alexandre appuie fermement sur le côté droit de son ventre. L'homme de Dieu pousse un petit cri.

- C'est sur votre foie que j'ai appuyé. La douleur que vous avez ressentie prouve bien que votre mal en fait le siège. Le teint jaune comme safran de votre visage confirme mon jugement.

- À part vous, je n'ai jamais vu un médecin toucher un malade.

- Et sans doute jamais vu ce même médecin pratiquer lui-même la saignée. C'est pourtant ce que je vais faire. Évacuer le sang corrompu est toujours une bonne chose à condition de ne point en abuser. Il sera remplacé par un sang revivifié.

Ce qui pourrait passer pour une ombre de sourire effleure le visage du pasteur :

- Vos confrères de la Faculté doivent vous considérer comme un étrange praticien ?

- S'ils n'avaient que cela à me reprocher !

Alexandre se retourne vers l'épouse du pasteur :

- Serait-il possible de m'apporter une bassine ainsi qu'un linge propre ? Il serait souhaitable que vous obscurcissiez la chambre en tirant les tentures de la fenêtre. Vous allumerez une chandelle que vous tiendrez à proximité du bras de votre époux lorsque j'utiliserai ma lancette afin de lui percer la veine. Le sang s'écoulera dans la bassine que nous aurons au préalable posée sur cette table. Quant à vous, Monseigneur, je vous prierai de vous asseoir afin d'être plus aise et de serrer et rouler dans votre main ce bâton afin de faciliter l'écoulement. Vous n'en êtes pas à votre première saignée et, je vous rassure, celle-ci ne sera pas la dernière.

Alexandre choisit la veine basilique du bras droit, celle située sur sa face interne. À l'aide de sa main gauche, il serre assez

fortement l'amont du bras droit du pasteur et, d'un geste vif et précis, sectionne la veine au moyen du tranchant de la lancette. Tandis que le sang vermillon s'écoule lentement dans le récipient, le médecin découpe des bandelettes dans le tissu que lui a tendu Madame Daillé. Il s'en servira pour panser le pasteur.

- Votre sang a des reflets bleu verdâtre, signe d'un mauvais état de votre foie. Je vous ferai porter une préparation à base de feuilles d'artichaut, de racines de chicorée sauvage, de feuilles de verveine, d'écorces de cannelle, de noix muscade et de quelques autres ingrédients. Vous en prendrez deux fois par jour, accompagnée de vin de Bourgogne. Je vous conseille aussi le chocolat que vous prendrez sans épices ni aromates.

- Le chocolat ? On n'en dit pas que du bien.

- C'est un tonifiant qui facilite la digestion. Il conviendra à votre état.

Alexandre Lasalle remonte à présent la rue des Fossés qui s'ouvre sur le quai Saint Bernard. Le débit de la Seine est si lent qu'on hésite à deviner le sens du courant. À sa droite, l'île Louviers, qui fend le fleuve en deux comme l'étrave d'un navire, n'est reliée aux rives du fleuve par aucun pont. On ne peut y accéder qu'au moyen d'une embarcation. L'été, les Parisiens s'y rendent pour se rafraîchir en s'adonnant aux plaisirs de la baignade que lui-même ne dédaigne pas non plus. « Demain, ma journée est libre. Si ce beau soleil persiste, je ne manquerai pas une salutaire immersion », se promet-il. Sur le quai qui lui fait face, le jeu de mail attire les petites gens. Il tourne à gauche pour franchir la porte de la Tournelle, puis emprunte sur sa droite le pont de la Tournelle. Il prend la rue des Deux-ponts, traverse l'île Saint-Louis de part en part pour parvenir au pont Marie qui enjambe la rive orientale de la Seine et longe le port

Saint-Paul, à quelques pas de l'église éponyme dont Antoine est l'un des vicaires. Le port est toujours très animé. Il accède à l'Arsenal où il décide de mettre pied à terre pour se détendre un moment en observant les joueurs de mail qui manient leur lourde masse de bois ferré pour pousser la boule de buis sous les arceaux. L'allée, réservée à ce jeu, est large d'au moins vingt pieds et bordée de deux rangées d'ormes à l'ombre bien-faisante. Avisant le couvent des Célestins qui jouxte le jardin de l'Arsenal, il pense à s'y rendre afin d'y acheter la boisson, spécialité des bons pères, obtenue au moyen d'une macération de feuilles d'absinthe dans du verjus issu de leurs vignes, dont il aperçoit les treilles. Après avoir attaché son cheval à l'entrée et l'avoir laissé à la surveillance du portier, il traverse les allées de hêtres du jardin en songeant qu'il s'assoierait bien près d'un bassin pour suivre du regard les évolutions des poissons ou détailler les statues nichées dans les grottes. Mais la journée n'est pas terminée et le temps n'est pas à la paresse. Il doit visiter le président des Hameaux, propriétaire d'un des plus beaux hôtels de la place Royale, qu'il a acquis voici quatre ans auprès du marquis de Villequier. Les hauts murs, qui bordent la rue des Égouts, empêchent la vision du jardin de la splendide demeure. Il faut remonter cette rue jusqu'à la rue Saint-Louis pour accéder à la place Royale, tourner immédiatement à droite et avancer jusqu'au septième hôtel qui est celui du président des Hameaux. Un palefrenier se charge de la monture d'Alexandre pour la conduire aux écuries où logent déjà les sept chevaux du président et où sont rangés ses trois carrosses, tandis qu'un valet annonce le médecin et l'introduit dans la salle de réception. Les des Hameaux n'ont pas de médecin attitré. Ils font appel à Alexandre depuis qu'ils sont installés place Royale. Des Hameaux apprécie l'esprit libre du praticien et l'a même invité plusieurs fois à sa table pour converser. Il lui

a proposé de le prendre à son service exclusif pour une somme rondelette, mais le médecin a refusé. On prie Alexandre de patienter quelques instants, avant de l'encourager à monter au premier étage où se situent les appartements privés du couple. Il admire, accrochés aux murs, plusieurs tableaux du Tintoret, du Guide et de Carrache, protégés par des rideaux de damas en laine monochrome. Des Hameaux fut ambassadeur à Venise et, outre des œuvres de premier plan, il a ramené un goût très sûr pour la peinture contemporaine. Alexandre se mire dans un miroir de Venise qui lui renvoie son image, un peu défraîchie par sa course dans la capitale. La sueur et la poussière qui se sont amalgamées sur son visage en ont composé un masque mortuaire.

Madame des Hameaux se plaint de douleurs articulaires aux genoux. Après inspection de ses urines, qu'il trouve normales, et prise de son pouls, régulier, Alexandre la rassure et lui prescrit une première potion à base de pavot, de racines de belladone et de fleurs de lavande pour calmer sa douleur et une deuxième, composée de fleurs et de racines de guimauve mélangées à une infusion de feuilles de sauge et de camomille, pour débloquer ses articulations. Le président tient à convier son médecin à partager un verre de vin de champagne bien frais pour bavarder un moment. En quittant la chambre de Madame des Hameaux, pour rejoindre le bureau de son époux, il faut traverser un petit oratoire converti en cabinet d'exposition de multiples bijoux, de pierres rares, de reliquaires, d'émaux, d'orfèvrerie. Le président ne dédaigne pas montrer sa réussite comme un enfant exhibe ses jouets. On monte au deuxième étage où se situe un charmant salon décoré à l'italienne et d'ornements de stuc peints par Simon Vouet, peintre qui apporte la gaieté par ses coloris et son mouvement. Ils s'installent tous



deux face à une alcôve à la gauche de laquelle se situe un jeu de miroirs qui reflètent la place Royale dans tous ses détails grâce aux fenêtres largement dispensées sur la façade de l'hôtel. Ainsi, rien de ce qui se passe au-dehors, nul mouvement de carrosses, d'entrées ou de sorties, de gens à pied ou à cheval n'échappe à celui ou à celle qui se repose dans cette alcôve.

- Votre médecine est moins brutale que celle de vos confrères. Vous usez peu de la saignée ou du clystère<sup>11</sup>. Vous êtes pourtant bachelier de la Faculté, un disciple de Gui Patin<sup>12</sup> en quelque sorte, mais vous semblez douter de ces enseignements ?

Alexandre sourit en reposant son verre.

- Oui, je doute. N'y voyez là que de la modestie. Je doute car je lis Descartes et ses principes de la méthode expérimentale et de l'analyse critique, voies nouvelles qui devraient retenir l'attention de nos maîtres de la Faculté, eux qui ne se contentent que d'une lecture superficielle des aphorismes d'Hippocrate, sans même en évoquer l'expérience raisonnée. Je doute, je mets tout en doute pour faire table rase des préjugés. D'abord nier, faire place nette et reconstruire.

- Voilà qui ne doit pas plaire à Gui Patin... Ne craignez-vous point qu'il ne vous prenne comme cible ? Ses libelles pleins d'esprit et de moqueries sont assassins.

- Nos berniques de la Faculté, crispées sur leurs positions d'un autre âge, refusent d'entendre ou même d'examiner les avancées d'esprits éclairés tels Harvey<sup>13</sup>, relayé par Descartes dans son Discours sur la Méthode. Ce n'est pas renier ce que nous ont apporté Hippocrate et Gallien que prêter une

---

<sup>11</sup> Clystère : lavement.

<sup>12</sup> Gui Patin : médecin et écrivain polémiste, doyen de la Faculté de médecine.

<sup>13</sup> Harvey : médecin anglais né à Folkestone en 1578 et mort à Londres en 1657. Il fut chirurgien des rois Jacques 1<sup>er</sup> et Charles 1<sup>er</sup>. Il a mis en évidence la circulation du sang.

ouïe attentive aux hommes de notre temps. Comment peut-on croire que les Anciens puissent nous avoir légué chaque science et chaque art dans son état abouti, présupposant ainsi que leurs successeurs seraient dépourvus du génie nécessaire à leur amélioration ? Savez-vous comment je nomme ces spécialistes du clystère ? Les limonadiers du postérieur !

Le président des Hameaux passe sa main potelée sur son visage bouffi et couperosé pour dissimuler un sourire. Assis dans son fauteuil, il passe constamment d'une fesse sur l'autre. Alexandre sait qu'il souffre d'hémorroïdes.

- Votre mal Saint Fiacre ne semble pas vous laisser en repos ?

- La pommade de bourgeons de peupliers, que vous m'avez baillée, calme, mais ne guérit point.

- Je n'ai jamais prétendu qu'elle eût ce pouvoir. Je vous ai conseillé de modérer vos appétits afin d'éviter les dévoiements du ventre qui vous contraignent à l'usage trop fréquent de la chaise percée. Avez-vous suivi mes conseils ?

- Je suis une avaloire<sup>14</sup> !

- Ce n'est point en ignorant le mal que celui-ci sera moins redoutable !

Alexandre se lève, signifiant ainsi à son hôte que ses malades l'attendent.

- Pour clore notre conversation mettant en scène les insuffisances de notre Faculté, je vous quitterai sur un trait final : « Si un malade n'échappe point à l'issue fatale, il faut qu'il soit conduit dans l'autre monde suffisamment purgé et saigné. »

La journée de visites de ses malades s'achève, mais avant de rentrer chez lui, Alexandre se rend au Jardin des Tuileries. Après être sorti de la place Royale par la rue du même nom, il prend, sur sa droite, la rue Saint Antoine, passe devant l'hôtel

---

<sup>14</sup> Avaloire : gosier, par analogie se dit d'un glouton.

de Sully, laisse à droite le cimetière Saint Jean, enfile la rue Saint Gervais pour aboutir à l'Hôtel de Ville. Il s'engage ensuite dans la rue de la Tannerie en accélérant le trot en raison de la peste de l'endroit et longe la place aux Veaux qui évoque pour lui la fin tragique, au siècle dernier, d'un apothicaire de Blois, François Husson. Celui-ci avait abandonné son officine, en 1544, pour prêcher les idées luthériennes et distribuer ses récits polémiques. Bien mal lui en prit car il ne tarda point à faire la connaissance des archers du roi et fut condamné au bûcher. On voulut le faire abjurer. Il s'y refusa. On lui coupa la langue, puis, la face ensanglantée, on le mena sur le bûcher allumé sur cette place aux Veaux où il périt, suspendu au-dessus des flammes. Alexandre frémit en songeant que ces temps d'intolérance pourraient revenir. « Mais regarde autour de toi, ouvre les yeux, il y a tant de haine chez les papistes ! » s'est exclamé il y a quelques jours son ami Moyse Charas. Moyse est de deux ans son aîné. Né à Uzès, élevé dans la religion réformée, il s'établit à Paris après ses études de pharmacie à Montpellier. Sa réputation parvint jusqu'au duc d'Orléans qui le prit à son service. Professeur de chimie au Collège de France, il poursuit, pour l'heure, ses études sur les venins. Alexandre compte peu d'amis dans son entourage, mais Moyse et son épouse Suzanne font partie de ce cercle restreint. Les Lasalle et les Charas s'invitent fréquemment.

Tout au long de la Vallée de la Misère qui longe la rive droite de la Seine, le médecin est plongé dans des pensées sombres qu'il tente de chasser en s'intéressant aux lavandières qui cancanent sur leurs bateaux-lavoirs. Elles lui adressent des œillades effrontées auxquelles il répond en souriant aimablement et en leur adressant un signe de dépit de ne pouvoir s'attarder davantage. Voici bientôt, sur sa gauche, le Pont au Change,

puis le quai de la Magystèrie et le Pont-Neuf dont on doit la construction à Henri IV. Il s'arrête quelques instants pour observer d'un œil toujours aussi curieux le marché flottant aux poissons. Les pêcheurs gardent leurs prises au frais dans des embarcations percées. Les poissonneries de la ville viennent s'y ravitailler. Les oiseleurs proposent aux passants leurs serins, alouettes, cailles, sansonnets, merles. Sur le pont lui-même bat le cœur de la pompe de la Samaritaine, cette machine hydraulique construite elle aussi sous Henri IV, qui alimente en eau le Louvre et les Tuileries. Plus loin, c'est le Port au Foin qui fait suite au quai de l'Escolle, puis le Petit Bourbon et le Louvre qu'il distingue par-delà ses jardins. Le Pont Rouge succède au Port Saint-Nicolas dont l'activité est essentiellement tournée vers l'approvisionnement en blé, foin, bois, légumes et viandes de la Cour et il parvient enfin au jardin des Tuileries où il est attendu.

## Chapitre 2

### La vie tranquille, rue de Grenelle

1661

- Il me faut t'en faire part, ma nièce: Alexandre m'inquiète prou. Il se croit au-dessus des lois et prend des libertés dont je crains l'issue.

Le père Antoine Serrières tourne en rond dans la chambre, les mains derrière le dos. Sa soutane, qu'il porte ample, dissimule mal son imposante bedaine. Gabrielle est assise dans un fauteuil placé près de la fenêtre, les mains jointes sur son ventre. Elle est légèrement vêtue d'une ample robe en ferrandine dont la soie est tramée de coton.

- Je le sens bouger, il s'impatiente, il ne tardera point à entrer dans notre monde.

- Ma question reste sans réponse.

- C'était une question? Je croyais que c'était une remarque.

- Ne te gausse point, la chose est grave. Les protections dont jouit ton mari perdent de leur influence. Son obstination à refuser d'abjurer, son assiduité à assister aux prêches le dimanche au lieu d'ouïr la messe de la vraie religion, alors qu'il s'y était engagé devant ses pairs de la Faculté, les libelles dont il est l'auteur, qui prônent les errements dont se rendent coupables les ennemis d'Hippocrate et qui déprisent fort la Faculté,

Gui Patin en particulier, les libertés qu'il prend dans l'exercice de son office en pratiquant lui-même les saignées, ses fréquentations sulfureuses avec ces suppôts de Satan qu'on nomme alchimistes et, comble du comble, les expériences auxquelles il se livre lui-même désormais dans ce laboratoire qu'il a aménagé en grand secret à l'arrière de votre demeure nous inclinent à penser qu'il cultive l'art de s'entourer d'ennemis.

- Mon oncle, vous n'êtes pas sans savoir qu'Alexandre œuvre pour le bien des hommes. Il est sincère, droit, dévoué, détaché des pompes et du lustre que pourrait lui conférer son bonnet carré. C'est un esprit ouvert aux avancées de son siècle. Il affectionne les idées nouvelles qui bousculent l'ordre établi, il culbute les dogmes qu'il considère comme un frein aux avancées proposées par les esprits éclairés de notre temps. Tous les chemins qui sont susceptibles d'alléger les souffrances de l'homme sont dignes d'être empruntés. Certains mènent à des impasses, mais il convient néanmoins d'en user pour s'assurer qu'ils sont bien sans issue. Oui, ceux de Nicolas Flamel, Roger Bacon, Raymond Lulle, Albert le Grand sont dignes d'intérêt car les résultats observés fort troublants.

- Satan ricane en prêtant à tes propos son ouïe maléfique. Il chasse d'un geste brusque une mouche attirée par son appendice nasal, au demeurant coloré et imposant, et poursuit :

- Mon âge, donc mon expérience, me conduit à t'enseigner qu'il n'est de rang qui ne puisse être bousculé à tout moment. Nous sommes tous sujets aux caprices de nos princes. La R.P.R. se prépare à vivre des heures difficiles.

- La paix avec l'Espagne a été signée l'an passé. Le Cardinal, vieillissant, ne semble pas enclin à jeter de l'huile sur le feu entre Catholiques et Protestants.

- Louis est impatient d'exercer les pleins pouvoirs. Il est jeune et impétueux, assoiffé de gloire et de puissance. Les Hugue-

nots bénéficient d'un sursis, mais le vent risque de tourner.

Lorsqu'Antoine Serrières a béni l'union mixte de sa nièce Gabrielle, catholique, et d'Alexandre Lasalle, protestant, il ne doutait pas un instant de sauver ce dernier, brebis égarée, en l'intégrant dans le giron papiste. L'amabilité, l'allant, l'humanisme, la générosité d'Alexandre, son insouciance et sa confiance inébranlable en l'homme frôlant la naïveté, l'agacent profondément. Il reconnaît volontiers que, malgré son ironie mordante, il est d'un commerce agréable, d'une vivacité d'esprit, d'une culture et d'une intelligence rares qui font de lui un redoutable rhétoricien, « mais son entêtement à ne point vouloir reconsidérer son attachement à la R.P.R. risque de contrecarrer mes propres ambitions. Comment imaginer que je puisse gravir les degrés de la hiérarchie de ma propre église en ayant béni le mariage de ma nièce avec un Protestant? D'autant que je me suis sans doute imprudemment engagé auprès de Monseigneur l'Archevêque de Gondi<sup>15</sup> à ramener cette brebis égarée dans le giron de la Très Sainte Église Catholique. »

L'amour qu'éprouve la jolie et blonde Gabrielle envers son époux est fusionnel. Elle aura dû attendre cinq ans avant de sentir grandir en son sein le fruit de cette passion. Malgré leurs ébats quotidiens, nulle interruption du flux menstruel n'était constatée. Dieu ne semblait pas disposé à sanctifier cette union. Son oncle la laissait imaginer qu'Il imposait ainsi au couple son châtiment et que son courroux ne s'apaiserait qu'avec la conversion d'Alexandre. Peine perdue car Gabrielle n'aurait jamais accepté de marchander sa fécondité, fût-ce avec le Seigneur. Le Père Antoine Serrières ne lâche point : il prévoit un drame à la naissance.

<sup>15</sup> Archevêque de Gondi : cardinal de Retz, archevêque de Paris en 1654. Il démissionne en février 1662.

Le jardin des simples, créé par Alexandre voilà trois ans, est situé dans la plaine de Grenelle, à un quart de lieue de l'apothicairerie. Le terrain utilisé pour cette culture fait partie de la dot de Gabrielle. Les autres parcelles sont situées dans la plaine de Vaugirard, à son midi. Elles sont louées à des fermiers. Accompagné de son herboriste, André Charbonnet, Alexandre s'y rend à pied. Il va remettre à César Roquette la liste des herbes et graines dont il a besoin pour les préparations de la semaine. Les deux hommes empruntent la longue rue de Varennes qui longe la plaine de Grenelle. César habite non loin de là, rue du Barq, près de l'Hôpital des Convalescents. Il vit seul avec sa fille Jeanne. Son épouse est morte en couches voilà dix-neuf ans. Inconsolable, il a élevé seul sa fille, qu'il a d'autant plus entourée d'affection. Alexandre s'est pris d'amitié pour ce longiligne, tout d'os et de nerfs, brun au regard charbonneux, droit dans ses bottes, avare autant de ses sourires que de ses compliments, ces derniers n'en prenant que plus de valeur lorsqu'ils sont prononcés. André Charbonnet, quant à lui, serait plutôt tout le contraire. Âgé d'une cinquantaine d'années, tout en rondeurs, le cheveu rare et la barbe déjà blanche, on pourrait le prendre pour un moine heureux si sa vie sentimentale n'avait été aussi remplie. Il a entamé des études d'apothicaire voilà une trentaine d'années, interrompues par la brutale disparition de ses parents. Désargenté, il dut se placer chez un apothicaire. Engagé par Elie Tardieu en 1630, sa vie est, depuis, consacrée aux préparations délicates et subtiles de l'officine. Alexandre apprécie sa bonhomie et sa jovialité ainsi que sa propension à narrer avec moult détails ses frasques et conquêtes, d'autant plus surprenantes que son physique ingrat inclinerait à penser qu'il devrait en toute logique se contenter des rencontres tarifées du carrefour de Vénus. Malgré les andouillers dont il a coiffé de nombreux époux



du quartier de Grenelle, il n'a, pour l'heure, subi aucunes re-présailles. Il occupe un petit logement jouxtant l'apothicaire-rie. César accueille sobrement les deux hommes. Le jardin, entretenu avec soin, tiré au cordeau à l'image du jardinier, est un rectangle de quatre-vingts toises<sup>16</sup> de long sur cinquante de large. Il est enclos d'un mur haut d'une toise et demie, gardé la nuit par deux hommes armés. Sa surface est une mosaïque de minuscules parcelles occupées par plusieurs centaines de plantes et arbustes différents. Chacune d'entre elles est identifiée au moyen d'une plaquette de bois sur laquelle est gravé le nom latin du végétal qui l'occupe : *Gentiana, melisphylum, zinzibar, malva, stoechas, rhododendros, tinus, jasminum, crocus, salvia, absinthium, papaver, raphanus, ruta, sambucus...*

- Maître, comment se porte Madame Lasalle ?

- Au mieux, très cher César, au mieux. Je n'étais pas venu depuis près d'un mois et je vois que le jardin est luxuriant.

- Oui, mais je crains toujours de trop fortes chaleurs. Nos possibilités d'irrigation sont limitées.

- Nous ne sommes éloignés de la Seine que d'environ trois cents toises, mais jamais nous n'obtiendrons l'autorisation de traverser le Pré aux Clercs pour effectuer des travaux d'adduction.

Pendant ce temps, André a commencé sa cueillette. Il a besoin de quelques herbes qui ne peuvent attendre la livraison hebdomadaire de César. Il place à part, dans de petits sacs, aloès et ellébore blanc et noir. Alexandre s'en aperçoit et manifeste son étonnement :

- Nous n'avons prévu sur notre liste ni aloès, ni ellébore. Que comptes-tu en faire, André ?

- Ces plantes, pulvérisées et mêlées de fiel de bœuf, font une préparation efficace avec laquelle on masse l'ombilic.

- Je ne comprends pas.

---

<sup>16</sup> Une toise : six pieds, soit environ deux mètres.

- L'enfant, Maître Lasalle, l'enfant, s'il est constipé.

Alexandre éclate de rire. L'ombre fugace de ce que l'on nommera sourire crispe un instant le visage de César.

- Mais nous n'en sommes pas encore là, mon brave André, laisse-lui voir le jour !

Un grondement sourd provenant de la rue de Varennes se fait entendre. Plusieurs carrosses, précédés et suivis de leurs équipages, sortent de la capitale. Peut-être le roi et sa suite ?

\*\*\*

Alexandre Lasalle et Abraham Bosse<sup>17</sup>, graveur de son état, se sont connus grâce à Jean Boulle, ébéniste du roi, à qui Alexandre a confié la réalisation de la bibliothèque installée dans son cabinet de travail. Il ne manque jamais de faire admirer ce meuble à ses visiteurs. Les marqueteries composent des tableaux de bergerie, thèmes conformes aux consignes de Calvin : « les représentations artistiques doivent être des choses qu'on voit à l'œil ». Alexandre est sensible à la délicatesse et au soin apportés dans la réalisation du travail de la famille Boulle. Les époux Lasalle et les deux familles Boulle et Bosse se retrouvent tous les dimanches au Temple.

Alexandre s'est fréquemment rendu dans l'île du Palais où se situe l'atelier du graveur, mais Abraham vient pour la première fois rue de Grenelle, chez le médecin. Âgé de près de soixante ans, il se déplace difficilement. De sa jeunesse, il a conservé la longue chevelure, la moustache et la barbiche. De noires qu'elles étaient lorsqu'il s'est représenté sur son estampe « Le Contrat de Mariage », en 1633, elles sont devenues blanches, mais n'en sont pas moins fournies.

---

<sup>17</sup> Abraham Bosse : fils d'un tailleur d'habits, ce célèbre graveur protestant naquit à Tours en 1602 et mourut à Paris en 1676.

- J'ai une nouvelle à t'apprendre, dit Abraham en entrant dans l'officine où l'attend son ami à qui il avait fait part de sa venue. Tu te souviens qu'il y a une dizaine d'années, je fus reçu à l'Académie de peinture à titre tout à fait exceptionnel, les graveurs n'y étant pas admis.

- Je m'en souviens, tu n'en étais pas peu fier!

- Ayant des opinions très arrêtées sur l'art, j'ai pris le parti de Nicolas Poussin qui s'oppose à Le Brun et, ne supportant pas la contradiction, je me suis fâché avec mes collègues qui ont prononcé mon exclusion.

- Si tu veux mon avis, ton costume de Huguenot ne doit pas y être étranger!

- L'intolérance est de rigueur chez les papistes! Mais j'ai l'intention d'ouvrir ma propre école.

- Voilà qui risque de déplaire en haut lieu!

- Nous verrons bien. Montre-moi ton domaine, explique-moi de quelle manière tu achèves tes malades!

- On va commencer par le troisième étage, c'est-à-dire le grenier. J'y entrepose les plantes. C'est l'endroit le plus sec et le plus aéré.

- Cela m'inquiète, il va falloir y grimper?

- Je vais t'épargner ce dol. Et pour continuer de ménager tes jambes, je te demande aussi d'admettre, sans le vérifier, que j'entrepose dans la cave les vins et les eaux-de-vie en raison de l'humidité des lieux, favorable à leur conservation.

- Ah, les vins et les eaux-de-vie... J'aurais peut-être fait l'effort d'y descendre!

Abraham regarde tout autour de lui. La boutique est accueillante, mais conçue de manière à empêcher les rayons du soleil d'y pénétrer. Néanmoins, les murs blanchis à la chaux contribuent à lui réserver une bonne luminosité. En son centre trône un grand comptoir au-dessus duquel est suspendu

un étui contenant une seringue, des canules et des pistons. Au fond de la pièce, il y a deux portes. La première donne accès à une cuisine dans laquelle ronfle un poêle, situé près de la cheminée.

- Du feu, en plein été!

- Nous en avons besoin en toutes saisons. Il nous faut confectionner quasi quotidiennement sirops, dragées et infusions. Une grande table en bois de chêne massif occupe le centre de la cuisine. Elle est encombrée de récipients, de pilons, de bocal, de burettes à anches, de mortiers. La deuxième porte s'ouvre sur un petit magasin où sont placés les fruits, les semences, les amandes, le riz, les pruneaux, le miel, les racines, la réglisse, le séné et quantité d'autres substances.

- Et cette porte, où donne-t-elle? demande le graveur de Sa Majesté en désignant un lourd panneau de chêne massif garni d'une imposante serrure.

- À mon laboratoire. Le précédent propriétaire de cet immeuble se livrait à des travaux d'alchimie. Il tenait sur un registre leur état d'avancement avec rigueur et précision.

- Il voulait transformer les métaux vils en métaux précieux?

- Accessoirement. Il était beaucoup plus intéressé par les autres propriétés de la Pierre philosophale, l'élixir de longue vie.

- Et tu poursuis son œuvre?

Alexandre se fait évasif.

- Je n'y consacre que peu de temps. Il est difficile de se procurer certaines substances et je crains que, si je m'y attelle sérieusement, cette tâche ne m'absorbe entièrement au détriment de ma vie de famille. C'est une besogne de solitaire. Certains alchimistes ont basculé dans la folie. Ceux qui ont réussi, traqués, fuient le monde. Nos princes, avides de richesses, tiennent à ce que les faiseurs d'or n'opèrent que pour eux, quitte à les priver de liberté. Gare à eux si les transmutations

tardent, les commanditaires sont impatients ! Et les exemples ne manquent pas. Le duc Jules de Brunswick, en 1575, a enfermé dans une cage dorée Marie Ziglerin, une des rares femmes alchimistes, et l'a réduite en cendres. Vingt ans après, ce fut au tour, à Munich cette fois, de Marc-Antoine Bragadino d'être décapité, à minuit, sur la place publique. Alexandre Sethon ne voulait rien révéler de ses secrets. Il fut torturé, brûlé au plomb fondu, déchiré à coups d'aiguilles, marqué au fer rouge. Quant à David Beuther, alchimiste au service de l'Électeur de Saxe, il a préféré se suicider plutôt que livrer son secret.

- Voilà qui fait froid dans le dos !

- D'autres furent plus « protecteurs », comme Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême, surnommé « l'Hermès de l'Allemagne », qui accueillait volontiers les chercheurs dans son palais de Prague, au début de ce siècle. À sa mort, en 1612, ses héritiers ont trouvé vingt-quatre quintaux<sup>18</sup> d'or et soixante d'argent, tous coulés en forme de petites briques.

- On dit que la fortune du vicomte de Vaux<sup>19</sup> a peut-être la même origine ?

- La vérité est sans doute plus prosaïque, reprend Alexandre. Sa scandaleuse fortune s'est édifiée en accord complet avec Mazarin, ce qui a d'ailleurs permis à ce dernier de construire la sienne. Mais Louis, qui vient d'embastiller le surintendant dans l'attente de son procès, ne touchera pas au protégé de la régente car il n'oublie pas que l'Italien lui a enseigné son métier de roi. De plus, n'était-il pas en quelque sorte son beau-père ? Il avait épousé secrètement Anne d'Autriche, à ce que l'on dit.

- En attendant, pour Colbert, c'est l'heure de la revanche ! s'exclame le médecin.

- D'autant que c'est lui le rédacteur du dossier qui a abouti

---

<sup>18</sup> Un quintal : cent livres, soit cinquante kilogrammes.

<sup>19</sup> Le vicomte de Vaux : Nicolas Fouquet, surintendant des finances.

à l'accusation de Fouquet. Puisque nous en sommes aux comérages, permets-moi de poursuivre en te contant l'arrestation du vicomte dont je tiens le détail de Brienne. Le surintendant était à Nantes où il se remettait d'une fièvre tierce. Il regagnait sa demeure en chaise à porteurs après un conseil au cours duquel Sa Majesté lui avait prodigué les marques habituelles de son intérêt et de son affection. Parvenu à la place de la Cathédrale, il est intercepté par une troupe d'une quinzaine d'hommes en armes, conduite par le sieur D'Artagnan, sous-lieutenant des mousquetaires du roi. Le sous-officier s'approche de la chaise et insiste pour transmettre au surintendant un message urgent. Fouquet met pied à terre. D'Artagnan lui dit alors : « Monsieur, je vous arrête par ordre du roi », en lui tendant l'ordre royal. Fouquet le lit à plusieurs reprises, son visage change plusieurs fois de couleurs et il s'écrie : « Je ne comprends pas, je suis dans l'esprit du roi mieux que quiconque dans le royaume ! » Pendant ce temps, Monsieur de Boucherat était chez le ministre et fouillait dans ses papiers. Il y a trouvé les preuves de la corruption que le surintendant faisait régner parmi les courtisans de Sa Majesté : plus de quatre millions de livres versées annuellement à ses amis. Il achetait ainsi appuis, suffrages ou silence. Il a aussi découvert dans son cabinet un journal sur lequel figuraient tous les noms des filles et femmes de condition qu'il avait débauchées, avec les dates de ses « vic-toires » et les sommes investies pour obtenir leurs faveurs. Ses proches ont eux aussi été disgraciés : son gendre, Monsieur de Béthune, l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde, l'abbé Fouquet, et même son frère, l'écuyer du roi. Tous vont connaître l'exil.

- Et connaît-on les noms de ses « conquêtes » ?

- Je vois que ton œil égrillard s'allume ! Il suffira d'être attentif ces prochains jours aux dames et demoiselles bien nées

qui feront défaut dans les cercles de la Cour. Une des filles d'honneur de la reine mère vient d'ores et déjà d'être chassée par Sa Majesté.

Alexandre déverrouille la serrure de la porte d'accès au laboratoire et incite son invité à y pénétrer. La pièce, rectangulaire, est vaste. Un des murs est occupé quasi entièrement par une immense cheminée. En son centre trône un fourneau de dimensions respectables sur lequel sont posés des vases, des alambics, des cornues, des matras, des coupelles, des creusets. À son côté, l'athanor rougeoit faiblement. Devant tous ces appareils mystérieux, Abraham ne peut s'empêcher de s'interroger. Il désigne du doigt l'un d'entre eux.

- Céans, tu vois un aludel, l'informe Alexandre. Ce dispositif sert à sublimer certaines substances.

- Sublimer ?

- C'est l'action par laquelle on élève, dans un vaisseau, au moyen du feu, les parties les plus sèches et les plus subtiles d'un corps. L'aludel est composé de vases de terre vernissée emboîtés les uns dans les autres, coiffés d'un chapiteau destiné à recevoir le produit de l'opération.

- Et qu'en est-il de cet instrument pansu ?

- C'est un pélican. Les deux tubes qui sortent de son chapiteau et qui rentrent dans son ventre y ramènent les liquides distillés afin qu'ils soient condensés de nouveau pour obtenir l'essence de l'essence. Sur l'étagère, tu peux apercevoir le matras. Il est à l'écart car je ne l'ai pas encore utilisé. C'est l'œuf philosophique qui reçoit la matière de la Pierre philosophale. Celui-ci est en verre, mais il pourrait être en cuivre, en terre cuite ou en fer.

- La fenêtre qui donne dans un jardin, me semble-t-il, n'est pas grillée. N'as-tu crainte des larrons ?

- Je la ferme de l'intérieur au moyen d'un épais panneau de

bois de chêne, barré par la barre de fer que tu aperçois dans le coin. Le jardin m'appartient. Il borde celui du monastère des Dix Vertus. En quelques enjambées, on se retrouve sur la longue rue de Varennes qui longe la plaine de Grenelle et nous permet de sortir de Paris.

Des mortiers et des bocaux encombrant une grande table sur tréteaux. Sur des étagères sont rangés boîtes, fioles, cucurbites, flacons et chevrettes.

- La lueur qui brille dans ce four témoigne d'une tâche en cours ? demande Abraham.

- Ce que tu nommes « four » est un athanor. C'est le fourneau de l'alchimiste. Son intérêt est capital. Il doit délivrer une chaleur constante. Il utilise le « feu ordinaire ».

- Le feu ordinaire ?

- Le « feu ordinaire » ou « feu naturel » résulte de la combustion du charbon ou du bois mais, pour les alchimistes, il y a deux autres sortes de feux : le « feu humide », obtenu au moyen d'un balneum marie et le « feu surnaturel », issu de l'addition d'un acide.

- D'où tiens-tu cette science ?

- Il m'est délicat de te répondre. Les livres ne suffisent pas, d'autant qu'ils sont hermétiques. Je peux te citer un exemple. Dans d'anciens grimoires que l'on attribue aux Grecs, figure l'énigme suivante, censée délivrer le nom d'un métal alors utilisé pour l'obtention de la Pierre philosophale.

*J'ai neuf lettres, je suis de quatre syllabes, connais-moi ;  
Chacune des trois premières a deux lettres ;  
Les autres ont les autres lettres et il y a cinq consonnes ;  
Par moi tu posséderas la sagesse.*